

Du temps comme variable d'ajustement...¹

« S'il n'a jamais permis de fonder des théories à la fois cohérentes, définitives et consensuelles, le temps figure en bonne place en philosophie au registre de ces questions récurrentes qui n'ont de cesse d'aiguiser l'imagination créatrice » écrivait C.Dubar² en 2008. La sociologie offre d'autres constats. Le concept de temps est confronté aux organisations, il est mis en perspective dans les pratiques, interrogé dans ses représentations, mesuré dans ses systèmes. L'objet temps et ses déclinaisons, temporalités ou rythmes sociaux sont des outils au service des modèles de compréhension du réel. Notre propos ne sera pas de le redéfinir ou de le revendiquer comme un nouvel objet à saisir, mais plutôt de nous interroger sur les interactions et les déclinaisons qu'il suscite dans la pratique de l'intervention sociale et notamment, des organisations qui supportent ses interventions. Notre propos sera entre autre, de lire les conceptions en oeuvre dans la pratique et dans les représentations des travailleurs sociaux vis-à-vis de leur public. Mais nous nous interrogerons aussi sur l'appropriation intrinsèque du temps par les organisations du travail social. A la fois condition et contingence de l'exercice de la production dans nos organisations, le temps est la matière autant que le contexte dans lequel se déroule l'action. Le travail social ne fait pas exception, même s'il est exercé dans le cadre d'une économie sociale et solidaire porté par des associations de type loi 1901. Ces organisations produisent leurs interventions sociales dans le cadre des lois et des conventions qui déterminent le temps de travail autant qu'elles produisent ou qu'elles sont produites par des représentations du temps que transportent ses professionnels ou ses usagers.

En effet, nos organisations du travail social, peut-être plus que d'autres organisations, sont aussi le résultat d'un contrat social et à ce titre sont largement dépendantes des conditions idéologiques, des contextes socio-culturels dans lesquels elles évoluent et agissent. L'évolution de la représentation de la relation que les individus entretiennent avec le temps, est un élément contingent des organisations sociales et certainement de nos organisations.

Depuis le début du XXI siècle avec les lois de 2002, il y a eu plus de réformes et de changements constitutifs du secteur et de son environnement immédiat qu'il n'y en avait eu pendant tout le XXe siècle ; et ces changements se sont déroulés à un rythme si accéléré que parfois, les décrets d'application d'une loi n'étaient pas encore publiés, qu'une nouvelle loi apparaissait. Au-delà de la question du temps et de sa représentation, c'est aussi la question de son accélération qui est préoccupante. L'accélération et donc la vitesse, produit un impact sur les pratiques de nos organisations et sur les publics avec lesquels elles agissent - que leurs difficultés soient structurelles ou conjoncturelles -. Le constat partagé par différents auteurs, s'applique parfaitement à notre secteur. C'est ce que nous présenterons dans une première partie.

Mais au-delà des constats qui parfois confèrent au pessimisme ou à la fatalité, comment nos organisations peuvent-elles répondre aux besoins dont elles sont responsables ? Peut-on concevoir le temps dans la perspective des solidarités ? Ces questions serviront de guide à notre réflexion qui,

¹ Jean-Yves Bouillet Sociologue, Directeur Général des PEP 66

² DUBAR C. « Régimes de temporalités et mutation des temps sociaux », *Temporalités*, n° 1, p. 100-109. 2004

dans une deuxième partie explorera modestement les limites de l'organisation de nos solidarités face à la question du temps de nos usagers.

1 L'impact du temps et de son accélération dans nos pratiques : un constat préoccupant.

Un proverbe sénégalais disait « les Africains ont le temps, les Européens ont la montre », la formule était jolie pour signifier l'importance culturelle que chacun accordait au temps qui passe. La trotteuse de la montre aujourd'hui semble s'être accélérée au point que, ce que nous retenons est davantage la vitesse que le temps. Le monde a modifié sa vision du temps depuis la fin du XIX siècle dans les pays occidentaux mais aussi dans les pays émergents. Plusieurs observateurs constatent que le temps c'est accéléré et que le contenant qu'il pouvait être, s'est éparpillé, s'est dispersé sous forme d'instantanés ou d'instantanés et que le concept de vitesse a pris sa place.

Ce concept de vitesse analysé en 2010 par Virillo³ est au cœur de notre quotidien et a pris le pouvoir sur l'ensemble de nos rapports sociaux. Des speed dating pour trouver un emploi ou un amour jusqu'à la soutenance de thèse en 3 minutes ; la rapidité devient l'alpha et l'oméga de nos choix et de nos intérêts. Ce qui était l'apanage de certains sportifs super entraînés, est devenu le lot quotidien de presque chacun d'entre nous. La vitesse est le gage de la réussite autant que l'indicateur de la performance.

Le temps un concept organisateur.

N. Aubert⁴ traite dans son livre du concept du temps, et plus particulièrement en identifiant le temps comme une matière et un enjeu. Le rapport au temps, d'après elle est une caractéristique propre « propre à la mentalité capitaliste » un esprit dont l'éthique est le mouvement. « Ce nouveau rapport au temps réside dans l'alliance qui s'est opérée entre la logique du profit immédiat, celle des marchés financiers qui règnent en maîtres sur l'économie, et l'instantanéité des nouvelles technologies de communication », affirme l'auteur. Tout est renvoyé à l'immédiateté et à l'instantanéité. Ce qui n'est pas sans laisser des traces, des séquelles sur un certain nombre de personnes. Pour synthétiser la pensée de l'auteur, les TIC (technologies de l'information et de la communication) provoquent des TOC (des Troubles Obsessionnels du Comportement). Être toujours en action et en mouvement, avoir « la tête dans le guidon », ne plus prendre la peine de réfléchir au pourquoi, à « l'échange » emmènent certaines personnes à « une surchauffe énergétique intense » à « péter les plombs » pour reprendre des expressions consacrées dans des analogies énergétiques. Mais le constat est fait que la vitesse opère partout et que ce phénomène a des répercussions à de multiples niveaux. Nous sommes passés « d'un mode de fonctionnement à "temps long" - où les repères se comptaient en années à l'échelle de l'individu, en siècles à celle de l'histoire - à un mode "à temps court", société du zapping, du « fast », des clips et des spots dans laquelle il s'agit de vivre l'intensité sans la durée et d'obtenir des résultats à efficacité immédiate ».

Cette évolution est le résultat incontestable d'une évolution technologique continue depuis plusieurs siècles. L'avènement de la vitesse n'est pas le résultat d'un déterminisme à court terme. La figure contemporaine de cette évolution prend des contours particuliers parce qu'elle s'associe à une perte des solidarités de proximité et d'un rapport à la consommation qui en font un phénomène

³.F. Virillo. Le grand accélérateur. Galilée .2010

⁴N. Aubert : Le culte de l'urgence: la société malade du temps: Edition: Flammarion, 2003, p25/27

social complexe et paradoxal. Harmut Rosa⁵ en héritier de l'école de Francfort en fait une analyse très argumentée montrant entre-autres que, l'accélération des rythmes de vie provoque « *un sentiment que le temps passe plus vite* ». Cette évolution sociale est complexe parce qu'elle se joue au travers de dynamiques multifactorielles enchevêtrées. Elle produit un ensemble de paradoxes qui confinent les individus dans les logiques aliénantes du « toujours plus vite », jusqu'aux limites de l'impossibilité d'être soi, rejoignant ainsi les approches proposées par Ehrenberg.⁶ Le temps semble être devenu un contenant débordé par lui-même, un organisateur désorganisé.

H. Rosa explique ce mouvement d'accélération comme étant le résultat de trois facteurs : premièrement une logique de compétition ou de concurrence entre individu, en cela il perpétue la critique du libéralisme et reprend une des remarque de ce que Tocqueville avait observé sur la démocratie libérale naissante aux Etas unis : c'est le régime de la jalousie envieuse. Le deuxième facteur repéré par Rosa, est une logique culturelle qui porte les individus à considérer qu'une vie accomplie est une vie riche d'une multitude d'expériences. La quantité d'expériences serait le gage d'une vie pleine, selon l'auteur, chacun serait tenté d'en multiplier le nombre et donc d'avoir le sentiment d'accélérer son existence. Enfin, l'auteur nous propose une troisième dynamique liée à la technologie, tant du point de vue de sa performance que de son obsolescence programmée qui nous oblige « à la renouvelé rapidement ». Ces trois facteurs s'inscrivent dans des boucles de feed-back qui les amènent à autoalimenter leur dynamique avec une force pouvant se démultiplier. L'analyse est puissante et montre que le processus d'aliénation n'est pas le résultat de l'expression de la volonté d'une caste ou d'une classe mais plutôt, le résultat d'un processus qui s'apparente plus à de servitude volontaire pour parler à la manière de La Boétie, qu'à une dialectique Hegelienne entre maître et esclave.

Les organisations dans le temps.

Dans ce contexte, quelle place pour les organisations du social et du médico-social. Les éducateurs, les cadres intermédiaires, les cadres dirigeants, tous se plaignent du temps qu'ils n'ont pas, qui va trop vite ou encore qui n'est pas synchrone entre eux ou avec celui des usagers. Cette plainte lancinante revient au-devant des préoccupations à chaque interrogation sur nos difficultés d'accompagnement. De quoi parle-t-on ? Que signifie-t-on quand on accuse l'horloge, la montre ou le planning, des maux de notre organisation ? Comment faire pour faire autrement et sortir de la dictature de l'urgence ?

Nos métiers évoluent dans des contextes indubitablement complexes où se jouent des actions portées par des acteurs dotés d'une marge de liberté et d'auto-détermination, dans un jeu de rôles stratégiques. Les organisations peuvent être pensées métaphoriquement, comme des scènes ou s'échangent des ressources et se distribuent des contraintes afin d'orienter le projet ou le sens de cette même organisation. Le jeu d'acteur des uns, produit des rétroactions sur celui des autres avec des effets parfois sur ou sous multipliés, dans le champ du réel qu'il soit économique, politique, social ou encore, du symbolique ou de l'imaginaire. La notion de temps est présente à toutes les étapes de cette construction et de ces interactions. Les acteurs vivent dans le temps avec ses

⁵ H. Rosa : aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité. Découverte, col théories critique 2012

⁶ A. Ehrenberg : la fatigue d'être soi : dépression et société. Odile jacob 2000

contraintes et l'utilisent aussi comme une ressource. Les coups stratégiques sont pensés à l'horizon temporel du court, moyen ou long terme.

N'oublions pas tout d'abord que dans ce système, nos organisations et leurs acteurs participent et ont une fonction de régulation sociale dans le sens où, leurs actions doivent palier à des dysfonctionnements sociaux, rétablir les équilibres afin que les principes d'égalité des droits et des chances ou plus simplement, la solidarité puissent avoir du sens. Cette fonction s'inscrit dans une représentation du temps comme un ensemble de séquences dans l'existence des sociétés : le temps de l'éducation, le temps du travail, le temps des loisirs, le temps de la solidarité. Il pourrait y avoir un temps pour chaque fonction sociale. C'est la vision de R Sue⁷ dans sa sociologie des temps sociaux. Les temps portés par des acteurs sociaux seraient en lutte pour définir la dominance sociale du temps et par là, caractériser les sociétés. Cette lecture sociologique pose comme principe implicite qu'il y a une pluralité de temps sociaux et chacun cherche à devenir hégémonique. Le temps de la solidarité n'ayant pas encore occupé durablement la dominance sociale, on pourrait considérer que les acteurs qui l'incarnent, n'ont pas encore trouvé la stratégie de conquête de cette dominance ou n'ont pas maîtrisé les zones d'incertitudes pour parler comme Crozier qui leur permettraient d'avoir cette position dominante. Si nous partageons la première partie de la thèse de Sue, nous sommes plus perplexes quant à la lutte des temps repris sur le modèle de la lutte des classes. Il nous semble qu'il peut y avoir juxtaposition des temps sociaux sans nécessairement conflit ou tentative de dominance.

Gardons en mémoire ensuite, que nos organisations sont animées d'idéologie de transformation du monde, autant que de vertu rédemptrice qui dans un cas comme dans l'autre présuppose leur fin probable, sinon souhaitable et qu'à ce titre, elles s'inscrivent ou combattent des prophéties auto-réalisatrices. En effet, nos organisations produisent des services, qui si ils sont bien fait devraient à la fois réparer le social et faire en sorte que ses dysfonctionnements disparaissent entraînant ainsi la fin du travail social. L'idéologie du travail social serait tout aussi messianique que les grandes théories révolutionnaires et eschatologiques comme la question de la fin du temps dans la théologie chrétienne. Mais on peut aussi considérer, sans abuser d'une posture cynique, que comme tout système celui du travail social cherche le maintien de ses équilibres et sa survie selon le principe de l'homéostasie. L'objectif de maintien et d'inscription dans la durée pourrait être une dynamique de nos organisations du travail social qui viendrait paradoxalement entrer en concurrence avec l'objectif idéologique. Il y aurait un chiasme, une contradiction indépassable ce que Morin appelle aussi une dialogique⁸ entre la logique de la fin et celle de la durée.

Rappelons-nous enfin, que nos organisations sont le résultat d'une construction sociale systémique complexe où se mêlent tout à la fois du politique, de la technique et de la clinique de manière diachronique et synchronique. Le travail social est le résultat d'un processus hologramatique pour parler comme E. Morin⁹ reprenant la pensée de Pascal ou : « Je ne peux pas concevoir le tout sans concevoir les parties et je ne peux pas concevoir les parties sans concevoir le tout ». Il y a en effet dans le travail social en chaque point de sa constitution une dimension politique technique et clinique qui se combine pour donner le système complexe du travail social, dont la somme des

⁷ R. Sue : Temps et ordre social , sociologie des temps sociaux. PUF 1994

⁸ E. Morin : introduction à la pensée complexe Seuil 1990. L'auteur précise le principe dialogique « nous permet de maintenir la dualité au sein de l'unité. Il associe deux termes à la fois complémentaires et antagonistes »p99

⁹ E. Morin : Science avec consciences. Seuil 1990

éléments est indiscutablement supérieure à la somme des parties. Le principe hologramatique consiste à considérer que chaque élément contient la quasi-totalité de l'information contenu dans le tout.

Ces trois logiques avec leur rythme propre sont interdépendantes. Il ne peut pas y avoir de clinique sans technique ou sans politique, il faut en conséquence que ces temps trouvent des points de confluences et d'interpénétration pour que l'action soit cohérente et réponde aux besoins des populations pour lesquelles l'organisation s'est instituée au sens de Castoriadis¹⁰. En effet, le temps produit des imaginaires qui constituent des identités. La question des générations par exemple, n'est pas qu'une question de démographie, c'est aussi du temps vécu ensemble avec des références partagées. C'est du temps expérimenté dans des rapports sociaux et métabolisé dans des attachements à des pratiques partagées. C'est une série d'instantanés sublimés dans un discours narratif auxquels des individus adhèrent. Ces temporalités constituent le temps vécu individuel et/ou social ; elles ont comme caractéristiques communes d'être intériorisées en représentations mentales et de donner lieu à telle ou telle forme de verbalisation conceptuelle qui classe et découpe à sa façon, les variétés de mouvements initiés ou imaginés. Elles expriment à proprement parler, les modalités de l'expérience humaine¹¹. Du coup, la question de l'intergénérationnel dans les organisations n'est pas qu'un nombre d'individus ayant des âges proches, c'est aussi des individus ayant participé à des événements ensemble et en possédant une lecture historique dans laquelle ils se reconnaissent. De fait, dans ces discours foisonnent les éléments pouvant donner une idée des rythmes internes de l'organisation. En effet, il y a un temps fondateur qui catalyse l'imaginaire d'une société et qui crée une réponse institutionnelle à une condition sociale particulière. On peut imaginer que dans un contexte comme celui de nos sociétés de la vitesse, nos institutions doivent aussi s'adapter à cette demande d'accélération du temps et qu'en conséquence, les rythmes spécifiques du politique, de la technique ou de la clinique en soient affectés.

Une organisation à 3 temps.

Ainsi, dans nos organisations du social et du médico-social, le politique est exprimé dans le projet associatif, les valeurs ou les principes d'action et est incarné par les administrateurs bénévoles plus ou moins impliqués et plus ou moins militants mais néanmoins décideurs et responsables officiels de l'action. Le temps y est cyclique fait de bureaux, de conseils d'administration, d'assemblées générales avec ces moments de décisions et de validations. Le politique pourrait être marqué par le Dieu Aïôn qui, chez les grecs, est le temps du retour au même et le temps du « il y a » dont Deleuze¹² disait « qu'il manque toujours à sa propre place » induisant ainsi qu'il était la permanence.

Le temps de la technique est l'expression administrative juridique et financière de l'action, c'est un ensemble de moyen ou de contraintes qui permettent la déclinaison politique. Elle trouve trace dans l'action des managers et cadres hiérarchiques de l'organisation, elle est aussi l'expression

¹⁰ C. Castoriadis *L'institution imaginaire de la société*. Paris, Le Seuil, 1975

¹¹ P. Peigné : Chronos vs. Kairos, quand les temps de l'organisation s'affrontent au lieu de se compléter : risques et paradoxes temporels du changement organisationnel. *Communiquer* [En ligne], 5 | 2011, mis en ligne le 21 avril 2015

¹² G. Deleuze, [Logique du sens](#), Les éditions de minuit, 1969

d'un ordre ou d'une méthode et a tout autant une fonction normative que logistique. En cela la technique pourrait être le domaine de Chronos, celui qui compte et détermine le temps nécessaire à chaque chose et ainsi ordonne pour chacun sa tâche.

Le temps de la clinique enfin, traduit la relation réalisée ou souhaitée avec l'utilisateur ou le bénéficiaire de la volonté politique. Elle est le temps de la rencontre, de la cure et de la passe pour parler à la manière de Lacan. Elle est faite d'occasions et d'opportunités, d'effractions et de lapsus, c'est le temps de Kairos le dieu grec qui faisait dire à Aristote cité par P. Aubenque ¹³ « s'il n'y a qu'une façon de faire le bien, il y est bien des manières de le manquer. L'une d'elle consiste à faire trop tôt ou trop tard ce qu'il eut fallu faire plus tard ou plus tôt ». Le temps de la clinique est le temps du « bon » moment, de l'occasion favorable, de ceux qui permettent de déceler le trouble ou de proposer l'alternative.

Entre les trois dimensions il y a des boucles de rétroaction qui font que l'organisation est plus ou moins apprenante et plus ou moins régulée. L'organisation produit une identité culturelle et aussi une identité temporelle plus ou moins homogène et plus ou moins synchronisée. Tous ceux qui travaillent dans les organisations du social et du médico-social connaissent ces moments particuliers où un projet d'accompagnement répondant à des préoccupations cliniques doit attendre après des autorisations administratives parce que l'enfant par exemple n'a pas encore l'âge civil correspondant à l'agrément entraînant ainsi une rupture de parcours ou une prise de responsabilité associative que des administrateurs bénévoles hésitent à prendre....Le rapport Piveteau¹⁴ après les amendements Creton donne des exemples à foison de ces situations où la question des rythmes et des temps vient percuter le travail politique technique ou clinique des acteurs qui font l'accompagnement.

Au sein de nos types d'organisation, des temps différents et des anachronismes ou des arythmies existent. Les logiques en œuvre ne fonctionnent pas sur les mêmes temps : le temps politique est un temps plus long que le temps technique, de surcroît on peut considérer que le premier est cyclique et le second plus séquentiel et plus linéaire alors que par ailleurs, le temps clinique peut à la fois être très ritualisé et linéaire.

Le temps des travailleurs sociaux.

Les travailleurs sociaux sont comme leur nom l'indique des travailleurs et à ce titre répondent aux obligations du code du travail, sont inscrits dans une économie, possèdent un contrat de travail qui par nature les oblige et les positionne dans un rapport temporel particulier. Les travailleurs sociaux interviennent soit en institutions soit en milieu ouvert. Dans les deux cas le temps de travail de ces professionnels met en perspectives le temps d'intervention et le temps de vie des populations. Si pour ceux qui interviennent en milieu ouvert, le décalage temporel est pensé et intégré dans la pratique comme une variable d'ajustement du risque et de l'anticipation de celui-ci, en institution les enjeux sont d'une autre nature.

En institution de placement que le public soit enfant ou adulte, le temps s'inscrit le plus souvent dans une permanence, 365 jours, 24h avec des rythmes très institutionnalisés. L'heure des repas, l'heure du coucher, l'heure des visites rythme la vie institutionnelle au point que l'on a pu parler parfois de conditionnement de type pavlovien. Cette organisation liée soit aussi bien au

¹³ P. Aubenque : la prudence chez Aristote. PUF 1963 p 96

¹⁴ Rapport Piveteau : Zéro sans solution. Ministère des affaires sociales et de la santé . Juin 2014

manque de moyens humain qu'à la recherche de conciliation des professionnels entre temps de travail et temps de vie privée. En effet l'institution est oppressante aussi bien pour les résident que pour les professionnels qui y travaille aussi il y a toujours la tentation pour les professionnel de réduire leur temps de présence à l'intérieur ou de l'aménager. Dans cette quête les publics n'ont pas souvent le dernier mot. Le temps en tant que rythme n'est pas toujours une variable prise en compte dans la bienveillance. Ce phénomène associé au manque de ressources humaines entraîne facilement que les repas dans les maisons de retraite par exemple, soient pris à 18h hiver comme été, et qu'à 19h30 tout le monde soit couché. Pour certaines institutions liées à l'enfance, les enfants sont autorisés à retourner en famille les fins de semaines et pendant les périodes de vacances scolaires, il n'est pas rare que ces retours en famille soient angoissants pour l'enfant parce que pathogènes pour leur équilibre mais comment faire quand les budgets ne permette pas d'avoir les effectif au complet disent les directeurs. Personne n'est désigné comme responsable de ces situations, c'est un effet de système. Mais cet effet de système ne se réduit pas à mettre quelques enfants en difficulté ils gangrènent le système tout entier. Les angoissent du départ en week-end génèrent des excès de violences avant le départ, et au retour, qui peut aller jusqu'à un sentiment de trahisons vis-à-vis de l'institution et une perte de confiance. Ces retours en famille en fin de semaine provoque aussi des troubles chez les parents qui à cette occasion ne savent pas comment faire et en font souvent trop ou pas assez en s'inscrivant dans une logique de concurrence ou de rejet avec l'institution créant de fait une asynchronie dans la co-élaboration de solution pour l'enfant. La rupture temporelle fabrique si elle n'est pas accompagnée de la un manque de sens autant pour l'enfant, que les familles et l'institution.

Pour ceux qui interviennent en milieu ouvert, qui interviennent au mieux entre 8 heures et 20 heures au domicile des populations, s'est développé un savoir opérationnel qui leur permet de repérer les moments de risque. En effet on sait que les violences intra familiale se produisent plutôt en début de soirée ou le week-end aussi les travailleurs sociaux développent un savoir pour repérer et anticiper les situations et faire intervenir les voisins ou les forces de l'ordre si d'aventure une situation dérapait. C'est une lecture fine, une lecture clinique des rythmes sociaux des populations qu'il ont développé.

Les travailleurs sociaux par ailleurs n'ont pas souvent l'occasion de penser le temps l'essentiel de leur culture du temps qu'il possède est bâti sur le temps de travail, sur le temps juridique du contrat de travail. Quand ils abordent le temps de l'usager, c'est au travers l'outil du projet dit individualiser ou personnaliser. Même si les deux notions relèvent de conception du public assez différentier la méthode pour les élaborer relève d'une conception du temps assez similaire laissant peu de place à la notion d'opportunité, de hasard, de rencontre ou de résilience.

JP. Boutinet¹⁵ nous a fourni depuis de nombreuses années les outils intellectuels pour appréhender cette question. En 1990 avec son ouvrage l'anthropologie du projet, il nous ouvre le regard sur cette lame de fond qui traversait la société comme un tsunami théorique et méthodologique afin que toutes initiatives soient inscrites dans un projet et nous en désignait les limites et les apories. Mettant en opposition le temps linéaire et le temps circulaire, le concept de projet d'une certaine manière dénie au sacré une participation à la dynamique d'élaboration du réel et met de côté la part de rêve nécessaire à l'inscription dans l'avenir. Le projet ne serait qu'un

¹⁵ JP. Boutinet : L'anthropologie du projet. PUF 1990

outillage élaboré pour répondre aux besoins d'anticipation rationnels, nécessaires aux organisations. Le projet a une fonction programmatique permettant de légitimer le contrôle par son évaluation étape par étape. Le projet est un instrument de maîtrise qui permet de mesurer le chemin parcouru entre un point A et un point B. La distance est souvent mesurée, rarement la surface ; alors que les projets ne sont pas toujours aussi linéaires et les organisations ont parfois une marche erratique. Pour reprendre et paraphraser l'expression consacrée par A. Korzybski si « le projet est une carte, il n'est pas le territoire ».

Le médico-social n'échappe pas à la vague et le concept de projet est à l'aune de toutes les démarches entreprises. Il est regrettable toutefois que les projets des institutions n'aient retenu dans la méthodologie que les dimensions linéaires voire cybernétiques de la démarche, ne laissant pas de place à l'aléatoire et à la bifurcation. Il en va de même pour la notion de projets individuels dans nos institutions laissant peu de place à la résilience ou l'opportunité de la rencontre. Les projets individuels qui sont élaborés pour tous, des enfants aux vieillards n'ont de toute évidence pas le même sens et pas les mêmes enjeux. Cette insistance sur la notion de projet oblige tous et chacun à s'imaginer dans une durée et les inscrire dans une responsabilité individuelle comme si leur avenir dépendait essentiellement d'eux : Comment nos usagers et ceux qui les accompagnent peuvent s'inscrire dans ce quasi-contrat qu'implicitement le projet conditionne ?

La notion de projet implique celle de déterminisme et de liberté qui obère la notion d'accident, et cela met le porteur de projet dans une obligation implicite de la toute-puissance, dans ces conditions le projet ne conduit-il pas à un paradoxe où ce qui était fait pour libérer devient une contrainte supplémentaire à son enfermement ? La notion de projet prend en considération des tendances issues du réel et en fait des probabilités et du déterminisme. N'est-ce pas pour nos organisations une manière de construire aussi de la permanence et de la stabilité face à un monde instable, une ruse de la raison pour garder leur position sociale ? Le service rendu serait de garantir des projets que les institutions n'ont pas et produire de l'avenir individuel quand elles ne peuvent plus produire d'avenir collectif ?

Le temps des publics de l'action sociale

Les populations qui ont à faire aux travailleurs sociaux sont le souvent des populations précarisées ou marginalisées. Le premier symptôme de la précarisation peut se traduire dans la désynchronisation temporelle liée à l'absence d'emploi. Le travail ordonne un emploi du temps pour une large part de la population des lors que celle-ci n'ont plus ce lien à l'activité leur rythme social s'en trouve perturbé et leur entourage en subit les conséquences : il y a plus d'absentéisme ou de retard aux horaires scolaire chez les enfants des populations sans emploi que pour celle qui en ont. Cette désynchronisation se traduit aussi dans l'incapacité chronique chez certains exclus de l'emploi depuis plusieurs années à ne pas être en capacité à honorer un rendez-vous. La culture de l'emploi du temps produit une organisation du temps dès lors que l'un des deux paramètres est absent l'autre se détériore aussi.

L'observation de terrain nous montre aussi que les populations éloignées de l'emploi, quelques soit leur origines culturelles subissent un phénomène de dérégulation temporelle au fur et à mesure de leur absence d'emploi, nous avons pu observer qu'il y a une corrélation forte entre la durée de chômage et donc à l'exclusion sociale et le retard ou l'absence à certains rendez-vous. Nous avons constaté aussi en faisant des entretiens avec des populations marginalisées qui

paradoxalement disait « avoir peu de temps libre » et nous expliquaient que l'ensemble des tâches administratives qu'elles devaient faire pour avoir droit à leurs aide sociale « leur prenaient tout leur temps ». En d'autre terme, pour avoir droit à certaines allocations, il fallait être patient faire des attentes longue dans différentes administrations et que cela ne pouvait pas se prévoir et s'organiser en conséquence de quoi les autres rendez-vous et notamment les rendez-vous qui ne permettait rien n'étaient pas privilégiés. Ainsi, quand on à passer la demi-journée à attendre pour avoir une consultation médicale gratuite et une demi-journée à avoir un rendez-vous pour remplir un dossier d'aide logement « on n'a pas le temps de faire autre choses ». Dans le même esprit, une échelle du rapport au temps passé et au « bénéfice » pouvait s'entendre comme « un travail » à part entière.

Mais ces lieux d'attente sont aussi des lieux de rencontre et de réseau parfois plus efficace que le rendez-vous avec le travailleur social. Dans ces lieux d'attente on y lie des relations d'expérience partagée et de compréhension de situation vécu. A ces moment-là on y échanges des adresses, des soutiens, des ressources. Le temps d'attente s'apparente et un autre temps. Alors qu'internet et les différentes bornes interactives peuvent fournir les informations, les populations relevant de l'aide sociale préfère ces couloirs et ses salles d'attente. Le rapport au temps trouve une référence utilitaire.

Si il y a un lien entre travail –argent temps même chez des populations éloigné de l'emploi, la question du temps pour les population qui font l'objet d'intervention sociale ne se résume pas qu'à cela. Le temps de la solidarité ne fonction pas que sur le registre pécunier. Il y par exemple rapport aux besoins et à l'idée que l'on se fait de ses propre ressources. Nous avons plusieurs situation ou l'appel aux interventions sociales se font régulièrement trop tard et ont des effets délétères sur les populations. Deux cas sont caractéristiques de cela à nos yeux, le surendettement et la dépendance lié à l'Age.

Dans le premier cas les individus tardent à faire appel aux services d'aide pour traiter leur problème en estimant qu'ils vont trouver la solution, faire des économies sur leur consommation et travailler plus. Bien souvent ces options sont vaines et à la dette financière s'ajoute des situations individuelle et familiale de dépression. Ce qui pouvait le plus souvent être traité sous la forme d'un calcul mathématique prend des proportions qui mettent en danger de manière structurelle un individu et son entourage. Nous sommes dans une culture où la question de la représentation de l'argent et du temps se croise, et même s'il n'est jamais trop tard il est toujours mieux plus tôt .

Dans la cas de la dépendance hormis les situations brutales ou un accident cardio –vasculaire vient provoquer la dépendance subitement, le plus souvent elle s'installe progressivement par renoncement successif autant que part fragilité accumulée. Cette dépendance peut s'anticiper tant sur le plan financier que sur le plan de l'aménagement de son logis, mais la plupart du temps encore elle survient comme une surprise et s'impose aux individus qui n'ont pas anticipé.

Ces deux exemples nous renvoient à l'idée de Bourdieu dans ses premiers travaux sur la société Kabyle et sur les difficultés culturelles et organisationnelles qu'il y a à passer de la prévoyance à la prévision. Il est en effet pas facile d'organiser sa vie en faisait des prévisions, c'est en dire en imaginant de manière abstraite et à long terme, alors que tout un chacun à l'impression d'être prévoyant en se disant qu'un jour il sera vieux. La distinction qu'opère Bourdieu va de pair avec celle qu'il fait entre l'entraide qui associe des individus unis par des liens de sanguinité réelle ou fictive et

la coopération travail collectif orienté vers des fins abstraites.¹⁶ . C'est l'expérience sensible qui donne une unité au temps et lui permet de construire une projection, mais celle-ci doit encore s'inscrire dans une donnée perceptive et pas une probabilité du possible.

Dans le dialogue entre travailleurs sociaux et population la question du temps est filtrée par l'expérience sensible pour les uns et la probabilité des possibles pour les autres. Mais une autre difficulté vient renforcer la complexité du dialogue, les populations ont parfois un rapport narratif à leur propre histoire où passer présent et futur se télescope. Les situations de précarité des populations brouillent les logiques temporelles au point qu'il ait difficile pour les travailleurs sociaux d'engager le rapport de confiance minimum nécessaire à la relation d'aide. En effet, pour que l'intervention ait du sens faut-il que les individus donnent un sens à leur histoire et qu'une projection vers un futur soit possible. Les travailleurs sociaux ont besoin de perspective pour agir avec la population sans cela le cynisme conduit à la désespérance et le travailleur social à la punk-attitude. La désaffiliation chère à Castel¹⁷ se traduit aussi dans le rapport au temps et l'individu désaffilié perd son repère temporel.

¹⁶ BOURDIEU P. « La société traditionnelle. Attitude à l'égard du temps et conduite économique », *Sociologie du travail*, n° 1, p. 24-44.196

¹⁷ Castel R. *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Fayard Paris, 1995,